

Paulette Nardal

ÉCRIRE LE MONDE NOIR

Premiers textes, 1928-1939

Textes réunis et présentés
par Brent Hayes Edwards et Ève Gianoncelli

ROT•BO•KRIK

1932



Le comité éditorial de *La Revue du monde noir* avec des amis, posant devant l'immeuble du 7 de la rue Hébert, à Clamart, le 26 juin 1932 : Jane Nardal (troisième en partant de la gauche), Paulette Nardal (première en partant de la droite), le poète sénégalais Léopold Sédar Senghor (deuxième en partant de la droite) et l'Africaine-Américaine Clara Shepard (troisième en partant de la droite).

Éveil de la conscience de race

J'étudierai plus particulièrement cet éveil chez les Noirs Antillais. Il y a certainement quelque chose de changé dans leur attitude vis-à-vis des questions de race. Il y a à peine quelques années, on pourrait même dire quelques mois, certains sujets étaient tabous à la Martinique. Malheur à qui osait y toucher : on ne pouvait parler d'esclavage ni proclamer sa fierté d'être descendante de Noirs Africains sans faire figure d'exaltée ou tout au moins d'originale. Ces questions ne provoquaient, chez les jeunes comme chez les vieux, aucune résonance profonde.

Et voici que cette indifférence quasi méprisante semble se muer en un intérêt étonné de la part de l'ancienne génération et en un enthousiasme réel chez la nouvelle.

Cependant, la conscience de race s'était éveillée chez certains Antillais, mais il leur avait fallu pour cela s'éloigner de leur petite patrie. Le déracinement qu'ils ressentirent dans la métropole, où le Noir n'a pas toujours joui de la considération qu'on semble lui témoigner depuis l'Exposition coloniale, leur avait fait, en dépit de leur formation latine, une âme nègre. Pourtant cet état d'âme ne s'extériorisait pas.

L'attitude des Antillais en ce qui touche leur propre race, si différente de celle des Noirs Américains, s'explique d'une façon évidente par le libéralisme qui caractérise la politique de la France vis-à-vis des peuples de couleur. Le livre de Sieburg *Dieu est-il français?* contient, entre autres choses, une observation très judicieuse sur la puissance d'absorption du génie français. Selon l'écrivain allemand, l'absence du préjugé de couleur chez les Français provient de leur certitude de faire du Noir, en un temps relativement court, un vrai Français. En outre, il était naturel que les Antillais, issus du croisement des deux races, noire et blanche, imbus de culture latine, et ignorants de l'histoire de la race noire, finissent par se tourner vers l'élément qui leur faisait le plus honneur.

Tout autre était la situation chez les Noirs américains. Bien qu'ils ne fussent pas, eux non plus, de race pure, le mépris systématique dont l'Amérique blanche a toujours fait preuve à leur égard les a poussés à rechercher, au point de vue historique, culturel et social, des motifs de fierté dans le passé de la race noire. C'est ainsi que l'idée de race, par la nécessité d'apporter une solution au problème racial qui se posa aux États-Unis dès l'abolition de l'esclavage, est devenue la dominante de leurs préoccupations.

Il n'est pas sans intérêt de se demander quelle a été la répercussion de cette situation sur la littérature afro-américaine. Comme cela s'est produit chez presque tous les peuples vaincus, on a observé dans l'évolution intellectuelle des Noirs américains trois périodes caracté-

ristiques. D'abord, une période d'indispensables acquisitions pendant laquelle le Noir importé d'Afrique a dû apprendre une langue nouvelle et s'adapter à un milieu hostile. C'est une période d'absorption de l'élément noir par l'élément blanc. Au point de vue littéraire, les Noirs ne peuvent qu'imiter docilement les œuvres de leurs modèles blancs. Seuls certains récits d'esclaves gardent toute la fraîcheur et la pureté de leur émotion originelle, grâce à l'emploi du dialecte afro-américain. Pendant la lutte antiesclavagiste, nous assistons à l'éclosion d'une littérature de controverse, de protestation morale où le genre oratoire est fort cultivé et parfois avec succès. Il reste de cette époque un nombre considérable de documents, de mémoires, qui, au point de vue historique, sont d'une réelle valeur. D'incessants appels à la pitié caractérisent la production poétique d'alors.

À partir de 1880, c'est l'accession des Noirs américains à la culture réelle. Deux tendances opposées se font jour. D'un côté, Dunbar, poète et romancier, qui emploie à la fois l'anglais et le patois, représente, si l'on peut dire, l'école du réalisme racial. De l'autre, Du Bois continue, en quelque sorte, la littérature de protestation sociale, en revendiquant pour le Noir des droits civiques et culturels égaux à ceux des Blancs. Mais c'est sous l'influence de Braithwaite que les auteurs modernes, dès 1912, sans abandonner les thèmes nègres et l'apport émotionnel dû à leurs souffrances ancestrales, en font le point de départ de leur inspiration, les universalisent, et, chose plus importante encore, abandonnent les moyens

d'expression spécifiquement nègres, pour employer les formes et les symboles de la littérature traditionnelle. Nos lecteurs ont eu, par les vers de Claude McKay, un aperçu de cette nouvelle attitude et, plus récemment encore, par les poèmes de Langston Hughes, ils ont pu constater que les Américains, ayant écarté tout complexe d'infériorité, expriment tranquillement leur « être individuel à la peau noire, sans crainte et sans honte ».

Cette intéressante évolution intellectuelle du Noir américain nous incite à nous demander où en est maintenant son frère antillais qui, lui, s'est développé intellectuellement dans un milieu relativement plus favorable.

On peut dire sans injustice que si les préoccupations raciales ne sont point au premier plan de la production littéraire de la période consécutive à l'abolition de l'esclavage aux Antilles, c'est que les « grands aînés » étaient alors fort occupés à batailler pour l'obtention de libertés et de droits politiques pour toutes les catégories de la race noire en présence aux Antilles. Au point de vue purement littéraire, ces aînés, et leurs successeurs, parmi lesquels on peut nommer Victor Duquesnay, Daniel Thaly, Salavina pour la Martinique, Oruno Lara pour la Guadeloupe et tant d'écrivains et de poètes haïtiens, représentent, eux, la période d'initiation à la littérature de la race conquérante, qui dure jusqu'en 1914 environ. Mais si l'évolution intellectuelle des Noirs a été rapide, celle des Noirs antillais semble tenir du prodige. C'est en Europe l'époque du romantisme, et les productions des écrivains antillais ne sont pas inférieures à celles des

écrivains français, pour ne pas nommer des Antillais de génie, comme les Dumas et José Maria de Heredia.

Si l'on examine les œuvres de ces précurseurs, on y trouve évidemment la glorification des petites patries lointaines, des « îles de beauté » (la mode est déjà à l'exotisme), mais rien qui ressemble à la fierté de race. Ils parlent de leurs îles natales en amoureux, certes, mais il arrive qu'un étranger les célèbre avec plus de bonheur encore (voir Lafcadio Hearn, *Esquisses martiniquaises*) et témoigne pour les différents types raciaux plus d'admiration et de réel attachement. Leurs successeurs continueront à modeler leurs productions artistiques sur celles de la métropole.

Cependant, entre cette époque et la période actuelle se classe une génération d'hommes dont les tendances d'ordre racial ont eu pour point de départ la littérature sinon les préoccupations politiques ou humanitaires. Certaines idées sont dans l'air. On commente les théories de Marcus Garvey. Le premier Congrès pan-nègre se réunit. La littérature nous donne le *Batouala* de René Maran, qui reçoit le prix Goncourt en 1920, « roman d'observation impersonnelle », comme l'écrit l'auteur dans sa préface, où vibre cependant une gênéeuse indignation. C'est ensuite la publication à Paris du premier journal noir, *Les Continents*, qui disparaît au bout de quelques mois. Il convient aussi de signaler un essai écrit d'un jeune Guyanais, mort aujourd'hui, *Heimatlos*, qui eut en son temps un certain succès. Puis, c'est la création à Paris de *La Dépêche africaine*, le premier journal noir qui ait pu subir l'épreuve du temps, dont le directeur,

M. Maurice Satineau, a écrit une histoire fort appréciée de la Guadeloupe sous l'Ancien Régime. Dans ce journal se dessine déjà le mouvement qui va culminer dans *La Revue du monde noir*. Aux Antilles, il faut noter les remarquables travaux de M. Jules Monnerot, *Contribution à l'histoire de la Martinique*, et plus récemment *Les Galeries martiniquaises*, documentaire très apprécié, que l'auteur, M. Césaire Philémon, a consacré à sa petite patrie et où les questions raciales sont traitées avec plus de franchise que d'ordinaire.

Ainsi que nous pouvons le constater, aucun de ces ouvrages n'étudie la question noire en elle-même. Ils restent encore tributaires de la culture latine. Aucun d'entre eux n'exprime la foi en l'aventir de la race, et la nécessité de créer un sentiment de la solidarité entre les différents groupements noirs disséminés par le monde.

Pourtant, parallèlement aux efforts isolés cités plus haut, s'affirmaient chez un groupe d'étudiants antillais à Paris les aspirations qui devaient se cristalliser autour de *La Revue du monde noir*. Les femmes de couleur vivant seules dans la métropole, moins favorisées jusqu'à l'Exposition coloniale que leurs congénères masculins aux faciles succès, ont ressenti bien avant eux le besoin d'une solidarité raciale qui ne serait pas seulement d'ordre matériel : c'est ainsi qu'elles se sont éveillées à la conscience de race. Le sentiment de déracinement qu'à exprimé avec tant de bonheur l'« Histoire sans importance » de Robert[le] Horth, parue dans le 2^e numéro de *La Revue du monde noir*, aura été le point de départ de leur évolution.

Après s'être docilement mises à l'école de leurs modèles blancs, peut-être ont-elles passé, comme leurs frères noirs américains, par une période de révolte. Mais, plus mûres, elles sont devenues moins sévères, moins intransigeantes, puisque tout est relatif. Leur position actuelle est le juste milieu.

Au cours de leur évolution, leur curiosité intellectuelle s'est tournée vers l'histoire de leur race et de leurs pays respectifs. C'est ainsi qu'elles ont été amenées à explorer l'absence de cette intéressante matière dans les programmes d'enseignement appliqués aux Antilles. Au lieu de mépriser leurs congénères attardés ou de désespérer de voir jamais la race noire arriver à égaler la race aryenne, elles se sont mises à l'étude. Et naturellement, quand l'occasion leur fut donnée de choisir un sujet de mémoire ou de thèse, leur préférence se porta sur ce qui faisait l'objet de leurs préoccupations. Pour la première fois, au diplôme d'études supérieures d'anglais, l'une d'elles opta pour « L'œuvre de Mrs. Beecher-Stowe » (1. *La Case de l'oncle Tom*; 2. Le puritanisme dans la Nouvelle-Angleterre). Plus tard, un autre étudiant d'anglais devait étudier l'œuvre antillaise de Lafcadio Hearn. Une étudiante de français a exprimé le désir d'analyser l'œuvre de John Antoine Nau ou encore les *Mémoires* du Père Labat. Il faut dire qu'à cette époque les écrivains afro-américains étaient totalement inconnus en France. Mais l'intérêt des étudiants antillais pour leur propre race avait commencé à s'éveiller. Nous croyons savoir que plusieurs étudiants d'anglais préparent des mémoires sur des écrivains afro-américains

jusqu'ici négligés, malgré leur indiscutable valeur, dans les panoramas de la littérature américaine rédigés par des universitaires français.

Espérons que les étudiants qui préparent des licences d'histoire et de géographie tireront parti des richesses que leur offrent le passé de la race noire et le continent africain, et qu'ils nous donneront bientôt l'occasion d'analyser ici de magistrales thèses de doctorat. Dans ce domaine, ils ont d'ailleurs deux distingués précurseurs. C'est notre collaborateur M. Félix Éboué, administrateur en chef des colonies, qui a consacré de longues années à l'étude de l'ethnologie de certains peuples d'Afrique. C'est aussi M. Grégoire-Michel, membre de l'Institut international d'anthropologie, qui a donné à cette revue de remarquables articles, et qui a voué tous ses efforts à l'étude des religions anciennes de l'Amérique du Sud. D'autre part, nous savons que le nouveau roman de René Maran, *Le Livre de la brousse*, dont la traduction doit paraître en Amérique, et qui sera vraisemblablement son chef-d'œuvre, constitue une véritable et magnifique réhabilitation de la civilisation africaine. Il est à remarquer qu'un certain nombre de nos jeunes amis semblent être arrivés spontanément à la dernière phase que nous avons notée dans l'évolution intellectuelle des Noirs américains. S'ils continuent de traiter des sujets purement occidentaux, c'est aujourd'hui dans une forme extrêmement moderne et ils s'essaient en même temps à mettre en valeur des thèmes raciaux caractéristiques ainsi que nos lecteurs pourront le constater dans une série de très curieux poèmes que nous allons bientôt publier.

Faut-il voir dans les tendances que nous exprimons ici une implicite déclaration de guerre à la culture latine et au monde blanc en général? C'est une équivoque que nous nous en voudrions de ne pas dissiper. Nous avons pleinement conscience de ce que nous devons à la culture blanche et nous n'avons nullement l'intention de l'abandonner pour favoriser je ne sais quel retour à l'obscurantisme. Sans elle, nous n'eussions pas pris conscience de ce que nous sommes. Mais nous entendons dépasser le cadre de cette culture pour chercher à l'aide des savants de race blanche et de tous les amis des Noirs à redonner à nos congénères la fierté d'appartenir à une race dont la civilisation est, peut-être la plus ancienne du monde. Bien informés de cette civilisation, ils ne désespéreront plus de l'avenir de leur race dont une partie semble maintenant en sommeil. Ils tendront à ces frères attardés une main secourable et s'efforceront de les comprendre et de les mieux aimer...

(Publié dans *La Revue du monde noir*,
n° 6, juin 1932, p. 25-31.)